

## ALLER VOIR AILLEURS SI J'Y SUIS

(Ce texte représente une expérience spécifique dans un des centres de la St-Camille et non pas de l'ensemble de ceux-ci.)

Vous arrive-t-il de vous demander si votre pratique correspond encore aux motivations, valeurs et intérêts qui vous ont mené au travail social? Être un acteur de changement ou un facteur d'adaptation fait-il partie d'une réflexion qui chevauche votre parcours professionnel?

Pour ma part, être un travailleur du social, de la matière sociale et politique qui influence et façonne la vie de tout être humain par le biais des institutions et de la communauté à laquelle il appartient m'est toujours apparu un objectif idéaliste ET accessible, auquel je me suis attachée et que j'ai défendu. « Changer le monde une personne à la fois » (je regrette de ne pouvoir identifier l'auteur/e de cette citation) est ma ligne de conduite depuis que j'ai acquis la conscience de qui j'étais. Ciblant une transformation sociale, et ayant perdu un peu d'espoir sur les changements d'ordre structurel, je suis retournée au sens premier de ce que constitue pour moi l'empowerment, le pouvoir d'agir des personnes. Viser l'individu pour multiplier l'effet positif du plus petit changement et influencer ainsi le grand ensemble. Mais depuis quelque temps, le grand ensemble me rentre dedans et l'an dernier, j'ai atteint un point de non retour.

Mes fonctions me donnant accès à un grand nombre de travailleurs sociaux, de tous les milieux et de plusieurs régions, les conclusions que je tire de ce que je vois et entends me laissent souvent perplexe. Le virage que prennent les services sociaux m'inquiète de même que ses conséquences sur l'exercice du travail social et de la place qu'il occupe (qu'on lui laisse) auprès des autres professions ayant la même clientèle. Certaines attitudes et la persistance de nombreux préjugés qui nous font tenir les gens à distance me questionnent également.

Les gens que nous rencontrons, quels que soient leur âge et leur provenance, sont aux prises avec des problématiques souvent multiples, complexes, qui finissent à plus ou moins long terme par ébranler leur équilibre psychologique. Ces êtres humains sont intérieurement fracturés. Une fracture dont l'origine fut une difficulté, un traumatisme, une blessure, une cassure. Passée inaperçue ou traitée avec un pansement qui semblait bien ajusté pour atténuer la douleur et remettre les personnes en fonction, celles-ci ont repris le fil de leur vie. Par la suite, il peut arriver que cette fissure se soit tracée un autre chemin, empruntant souvent des voies souterraines, pour refaire surface avec éclat ou douleur. On peut se demander si, avec le « maximum minimal » de rencontres que nos instances organisationnelles accordent à nos clients ainsi que l'obligation d'adopter des approches axées davantage sur la résolution du problème que de sa cause, nous ne participons pas globalement, par notre « souci » de performance et d'efficacité, à fragiliser les membres de nos communautés. « L'humain avant tout » fait-il vraiment partie de nos préoccupations quotidiennes et systémiques?

La violence conjugale et familiale qu'on peine encore à reconnaître pour ce qu'elle est vraiment : un rapport de domination dans lequel on retrouve généralement plus qu'une victime; les problèmes de santé mentale qui semblent affecter un plus grand nombre de personnes et qui ébranlent tant la dignité que l'équilibre; les enfants dont le développement se trouve trop souvent compromis (un terme galvaudé et qui a perdu son sens face aux droits de certains parents) mais dont le « plan d'intervention » se profile tardivement; les droits si bien défendus des agresseurs face aux responsabilités de plus en plus lourdes des victimes; l'isolement des personnes âgées, l'appauvrissement du tissu social et des ressources humaines et économiques.

Me retrouvant régulièrement à me sentir un peu « out » face à la pratique : trop critique, trop exigeante, trop ceci et pas assez cela, une question s'est soudainement imposée : « suis-je passée date ? »

Pour en avoir le cœur net, J'ai pris la décision de me livrer à une petite « mise à l'épreuve » : sortir de mes zones de confort pour tester mes valeurs et mes croyances. Aller voir ailleurs si j'y suis toujours et surtout retrouver ce que je suis...devenue. Faire le point.

### **LES AMIS DE LA ST-CAMILLE DE LELLIS - BÉNIN**

Cette décision m'a amenée au Bénin, à travailler auprès des « oubliés des oubliés », les patients de la St-Camille de Lellis ([www.amis-st-camille.org](http://www.amis-st-camille.org)). Une organisation mise sur pied il y a plus d'une dizaine d'années par Grégoire Ahongbonon. Son but : libérer « ses frères et ses sœurs » enchaîné/es aux arbres de leur village parce que possédé/es par le diable ou le mal et recueillir dans les rues du Bénin, de la Côte d'Ivoire, maintenant du Burkina Faso et du Togo, femmes et hommes de tous âges rejetés et abandonnés à leur sort, quelquefois laissés pour morts. Cet homme, une copie presque conforme de Nelson Mandela quand on le rencontre pour la première fois, s'est donné pour mission de prendre soin de toute personne exclue de sa communauté pour cause de maladie mentale, de déficience intellectuelle ou autre problématique qui stigmatise. « L'humain avant tout » d'un autre continent.



Pour y arriver, Grégoire a créé et développé des hôpitaux et des centres communautaires, (selon lui grâce à Dieu; j'ajouterais avec l'appui financier d'évêques africains et la collaboration significative des Amis de la St-Camille italiens, français, suisses, belges et québécois). Une dizaine de centres communautaires y accueillent les malades en traitement et les « désignés guéris », ex-patients médicamentés mais assez stables pour entreprendre une réinsertion sociale dans les divers ateliers mis à leur disposition (boulangerie, peinture, couture, tissage, travail de la paille et éventuellement culture et élevage de petits animaux). Dans ces centres, les malades sont d'abord soignés tout en favorisant le maintien ou l'acquisition de leur autonomie dans les gestes quotidiens : repas, hygiène, activités courantes. Une fois leur état stabilisé, un grand nombre d'entre eux retourneront dans leur communauté (plus de 20 000 depuis les débuts de la St-Camille). Pour d'autres, qui se heurtent à la force des croyances vaudoues et à la persistance des préjugés sociaux, une grande partie de leur vie sera consacrée à prendre à leur tour soin de leurs frères et sœurs. Redonner ce qu'ils ont reçu.

Un des aspects les plus émérites de l'œuvre de Grégoire est sa capacité à cibler les forces, le potentiel des individus et de les placer au bon endroit pour assurer le fonctionnement maximal des centres de la St-Camille. Ces infirmier/ères, chauffeurs, cuisinières, directeurs/trices, gestionnaires, tous d'anciens patients, mettent leur guérison au service des leurs (et non pas des autres). Même si cette situation ne relève pas toujours d'un libre choix, il n'en demeure pas moins que cela représente un formidable levier pour redonner un sens à une vie souvent brisée. Cette quête de sens se retrouve également dans tout l'intérêt qu'a pu susciter Grégoire pour son œuvre auprès des sociétés universitaires, médicales et humanitaires occidentales pour en faire un lieu de partage où stagiaires et coopérants de plusieurs pays viennent développer leur pratique et se transformer à leur contact.



## « OASIS D'AMOUR » DE DJOUGOU

En juillet dernier j'ai rejoint à Djougou deux jeunes collègues : Shéna, étudiante en dernière année du bac en nursing, spécialisée en santé mentale et toxicomanie, une jeune femme créative, drôle, engagée, spontanée, la passion dans l'ADN. Léa, elle aussi en fin d'études en éducation spécialisée : une dynamo qui carbure aux idées et à l'action et qui sait saisir la magie de la vie et la transmettre! A côté de ces deux-là, j'ai réalisé que même en forme et dynamique, avoir 62 ans peut être bien cruel!

Sans elles, je ne sais pas ce que je serais devenue tellement avoir quelqu'un de sa « gang » à l'étranger est une ressource vitale. On s'était vu 10 minutes en juin mais au premier contact de ces retrouvailles, un fil nous a reliés solide...

## DU RÊVE A LA RÉALITÉ

Après quelques jours à suivre le rythme du centre et à vivre certaines expériences plus difficiles que prévues, notre « brigade du bonheur » a dû prendre un peu de recul.

Rappelons que la société béninoise, comme plusieurs sociétés africaines, en est une de survie. Plus de 90% de sa population fait face à la misère : économique, sociale, intellectuelle et morale. Ses dirigeants, je dirais majoritairement corrompus par les intérêts des pays occidentaux, contrôlent leur peuple en le maintenant indigent et ignorant. Peu scolarisés (le primaire est gratuit mais encore faut-il qu'il y ait une école, des professeurs, des livres et les moyens de s'y rendre), sans aucun soutien financier de l'Etat, les gens réussissent à survivre en se centrant sur la satisfaction des besoins de base : se nourrir, avoir un toit sur la tête, vendre quelque chose, n'importe quoi, pour acheter le charbon et le riz, et s'occuper des enfants pour les mettre à l'ouvrage le plus tôt possible. La vie passe ainsi dans un quotidien stressant et répétitif.



Soumis à la domination de l'Etat et de l'Eglise (un bon rappel du contexte social qui fut à l'origine de notre décision de devenir une société laïque et souhaitons-nous le courage de le rester), les gens deviennent méfiants et se durcissent. Vivant dans la peur constante de perdre ou de se faire prendre le peu qu'ils ont, les Béninois peuvent rapidement s'agresser entre eux tout en se repliant sur eux-mêmes. Plutôt impuissants à changer quoi que ce soit à leurs conditions de vie, ils s'en remettent à Dieu ou au prêtre vaudou pour donner un sens à ce qui leur arrive ou n'arrive pas et trouver un peu d'espoir pour continuer une vie difficile. Certains s'en sortent évidemment mieux que d'autres mais le modèle sociétal de base étant la relation dominant/dominé, quand un individu émerge d'une position inférieure, il peut être amené ou tenté de reproduire ce qu'il connaît le mieux et exploiter ou humilier « son prochain », à son tour. Inutile de parler de ceux qui sont déjà en bonne position... Les rapports de force se déploient à l'échelle humaine et ce, à travers le monde. On connaît ça.

Inutile de préciser que, dans ce contexte, le respect, l'empathie, une certaine tendresse dans les rapports humains ne sont pas à l'ordre du jour. Ce fut une importante prise de conscience que de réaliser que ce que nous considérons comme essentiels dans nos relations interpersonnelles est le produit d'une classe moyenne à l'abri de bien des soucis. Peut-être même un certain luxe. Freud, Jung, Maslow, Berne, Rogers, Alice Miller, ne sont pas issus de classes défavorisées, encore moins d'un continent en péril.

### **LES HAUTS ET LES BAS DE NOTRE « DREAM TEAM »**

A Djougou, nous retrouvions ce type de comportements. Les « désignés guéris » avaient certainement beaucoup d'affection pour leurs frères et sœurs, mais au quotidien, les relations se vivaient dans la soumission et la peur de Dieu qui était généralement le premier et le dernier argument de la directrice et de son équipe. Un Dieu punitif régnait sur l'Oasis d'Amour de Djougou. Les menaces verbales ou psychologiques que permettait une position d'autorité étaient monnaie courante. Mes deux collègues ont été victimes de leur jeune âge dans ce contexte jusqu'à ce que l'arrivée de la blanche âgée que je suis (j'étais considérée comme une très vieille personne ce qui me fut très utile pour asseoir à mon tour une certaine autorité morale) permette un plus grand équilibre des forces en présence. Les patients se soumettent aux aidants, les aidants se soumettent à la directrice, la directrice se soumet aux décisions de Grégoire qui se soumet à la volonté de Dieu. Cette soumission « institutionnalisée » engendre l'utilisation de quelques stratégies de pouvoir indirect qui, dans ce contexte, devient un puissant antidote au sentiment d'impuissance ainsi généré.



Notre deuxième constat à l'origine du virage de notre « appellation contrôlée » était que de travailler avec les aidants qui sont d'anciens malades stabilisés apportaient plusieurs contradictions. Qu'une patiente souffrant de schizophrénie, une fois stabilisée, puisse gérer un centre d'une centaine de personnes est en soi une réussite phénoménale. Mais que le délire religieux qui caractérise sa maladie soit tellement inscrit dans sa réalité qu'elle en impose toutes les restrictions à sa communauté d'aidants, en les dirigeant en fonction de règles sévères et souvent injustes, c'est embêtant, très embêtant. Remarquez, on connaît tous des gens en autorité qui imposent leurs valeurs ou une certaine forme de « délire organisationnel » à leur équipe : on sait à quel point ça peut devenir pervers. Mais nous, on sort du travail et on rentre chez nous, ce qui n'est pas le cas de ces communautés de travail.

Les aidants, d'anciens patients, médicamenteux, travaillent 7 jours par semaine, de 6 h 30 à 21 h, 52 semaines par année, sans vacances et à Djougou, sous le contrôle d'une autorité sévère que la majorité craint (ici, ce serait du harcèlement psychologique). Dans ces conditions, il est bien difficile pour une équipe qui travaille et vit sur place de développer l'espace nécessaire pour la souplesse et l'empathie que nous aurions souhaité y retrouver. La réalité des centres nous a fait développer beaucoup d'estime et de considération pour toutes ces personnes dont nous ne voudrions pas prendre la place... Il faudrait cependant trouver un moyen d'aborder l'impact de cette situation avec elles.

### **PRENDRE SOIN DES CORPS, TOUCHER LES CŒURS, STIMULER LES ESPRITS**

A travers l'horaire de la journée et ses activités bien structurées, notre brigade a opté pour une redéfinition plus réaliste de son objectif : « être » plutôt que « faire ». Ces constats nous amenèrent à laisser nos valeurs et notre cœur prendre le pas sur les techniques et les théories. Partir de soi, faire plus petit, poser des gestes simples pour prendre soin des corps, des cœurs et des esprits. Apporter quelque chose de différent à un centre qui, malgré son excellente organisation, laisse peu de place à l'initiative et au développement de la personne. Plus de bienveillance, d'empathie, de joie de vivre, d'enthousiasme et de spontanéité. Sans aucune prétention, croire à la force tranquille du modelage. Sous l'égide du mot d'ordre de notre organisation « ne pas créer de besoin », viser la prise en charge de ce que nous apportons par les malades eux-mêmes. Laisser quelque chose de viable, qui leur sera utile et possiblement reproductible.

Cette nouvelle orientation a fait en sorte que chaque moment de la journée renfermait un lot infini de possibilités... Les douches du matin permettaient de prendre soin de ces corps meurtris, de prendre le temps de parler surtout à celles dont l'esprit était ailleurs, qui avaient peur, froid. Une main posée sur une épaule qui devient un moment de contact avec une femme sourde-muette. La bonne idée de Léa de masser la petite main atrophiée d'un enfant autiste s'est transformée en un contact quotidien qu'il recherchait entre ses moments d'absence. Nourrir à la cuillère celle qui ne veut pas manger plutôt que de la forcer à avaler à toute vitesse, calmer celle qui se frappe, panser une plaie, s'occuper des malaises, ne rien balayer du revers de la main.

Changer les façons d'être. Développer les habiletés sociales autour de plus de respect, de tolérance et d'entraide. Une fois qu'il devient clair que cet Oasis d'Amour fait surtout référence à un Oasis de sécurité où les patients peuvent passer de conditions de survie à des conditions de vie, on comprend à quel point la sécurité est la condition essentielle aux bases de l'affection. Nous voulions faciliter le passage à une autre étape.

L'achat du petit chevreau Barbiche avait pour objectif d'apprendre à caresser plutôt qu'à frapper, à ouvrir une porte vers plus de douceur. Tout comme intervenir auprès des plus agressifs en appliquant des stratégies de diversion plutôt que de confrontation et de punition. Lors des jeux de balle, aider chacun à accepter que les moins habiles, les plus petits, ont eux aussi le droit de jouer. Installer le meilleur lanceur avec la moins habile pour qu'il prenne le temps de lui montrer et se réjouisse de ses succès; montrer aux adultes à prendre soin des enfants, aux enfants à s'entraider et à donner un coup de main aux adultes qui en avaient besoin. Organiser des séances de « lecture » avec 4, 8, 12 personnes : feuilletter les livres d'images; écouter un conte, dessiner.

Accueillir, sourire, regarder droit dans les yeux, chercher le contact. Toucher, embrasser (c'est encore permis!), rire, chanter, danser. S'intéresser à chacun d'eux surtout dans le silence. Écouter de la musique (Serge Fiori est devenu une idole au centre) et en être touché; les prendre en photos pour qu'ils se voient ailleurs que dans le rétroviseur de la camionnette; aller à la messe et communier avec eux; être malade (et on l'a été trois fois plutôt qu'une) et être aidée. Remercier la cuisinière qui nous a préparé des frites parce qu'on ne mangeait plus rien.

Et assister à certaines transformations: des sourires plus spontanés, des contacts qui ne passaient plus par une attitude de soumission face à nous; de l'humour face à nos incapacités; les enfants qui prennent en charge certaines activités et s'entraident ; Bruno, 3 ans, dont le vocabulaire a doublé ; Trinité, hémicéphale qui apprend des mots et peut parler, qui peut enfin dévisser sa bouteille d'eau après une heure d'essai, elle qui est toujours déshydratée; Abiba qui en dehors de ses moments de tourments et ses besoins d'exclusivité, apprend à partager et à collaborer; certains malades qui se préoccupent davantage des leurs, qui aident au lieu de quitter les lieux. Les responsabilités confiées pour préparer notre départ : Barbiche, la bibliothèque, les jeux de balle. Et tellement, tellement plus.



## BILAN

Même si les conditions sanitaires ont eu raison de notre santé, quelle expérience!. Sœur Régine, notre ange gardien; le Père Jacob dont la perspicacité et la délicatesse ont assoupli certains malaises; Sœur Pascaline, pas facile mais tellement dévouée et dédiée à ses malades; sœur Amistine qui rêve toujours de travailler dans un orphelinat; la cuisinière qui nous

préparait des frites pour nous redonner le goût de manger; le chauffeur qui nous a trimballé plus d'une fois; Pascal, dont la générosité a été mise à rude épreuve; tous les patients qui ont donné un sens à chacune de nos actions et marqué nos cœurs à jamais.

Redécouvrir le sens de la solidarité humaine, simple, véritable. Redécouvrir le sens du partage et de la collaboration mutuelle. Donner et recevoir en fonction de qui nous sommes et de ce que nous avons. Faire avec ce qui est, même si ça paraît peu. Et le matin du départ, pas trop en forme, tourner la tête et voir dans le rétroviseur d'immenses sourires derrière ces mains qui nous saluent, et ressentir une très grande chaleur nous envahir.

J'y allais pour me mettre à l'épreuve : les insectes omniprésents dans les chambres; les piqûres; les journées qui s'éteignent avec le coucher du soleil autour de 20h; la chaleur; la solitude aussi. Seule, la nuit, incapable de dormir, sous le moustiquaire avec une lampe frontale sans trop regarder autour, à me concentrer sur un roman policier et attendre le lever du jour; toutes ces différences auxquelles s'adapter le plus rapidement possible. Tout ce qu'il faut pour s'adapter rapidement... et tous ces gens qui passent leur vie à le faire quotidiennement!

J'aurai trouvé, en très peu de temps, toutes les réponses dont j'avais besoin pour me rassurer de manière indéfectible sur ce qui m'a toujours été important : une relation vraie, sans faux détour, sans parti pris, en étant capable d'agir rapidement lorsqu'il le faut et il le faut souvent. Et surtout j'ai réalisé que je m'ennuyais terriblement depuis que j'ai fermé mon bureau de psychothérapeute en décembre dernier. Les formations, les supervisions, les conférences, c'est super mais j'ai besoin de revenir plus près des gens. Le Grand Nord, les soldats, je réfléchis.

Vous voulez partager ces moments de plus près? Aller jeter un coup d'œil aux 2 dvd produits par mes collègues et aux magnifiques photos de Léa. Vous serez certainement touchés par tout ce qui s'en dégage.





## SI C'ÉTAIT À REFAIRE

- 1 - Prendre le temps à l'arrivée de clarifier nos besoins et nos attentes : quand nous partirons, nous serons tous satisfaits parce que...; sinon on se sent parachuté et un fossé se creuse
- 2 - Prendre quelques jours pour s'adapter, apprivoiser les façons d'être et de faire des centres avant de se lancer trop rapidement dans le quotidien;
- 3 - Développer des relations plus individuelles avec les aidant/es plutôt que de centraliser nos interactions avec la directrice;
- 4 - S'entendre sur nos valeurs et nos croyances. En parler. La foi en Dieu et la foi en l'être humain, en son potentiel, devraient être des ancrages qui nous unissent.
- 5 - Evaluer plus rapidement l'impact de l'état de santé mentale des aidants sur leur travail, les malades et les coopérants. En parler plutôt que d'être dans les secrets.
- 6 - Favoriser plus d'échange sur nos façons de faire; ne pas trop en mettre sur le compte de la « culture africaine » ce qui peut devenir une obstruction systématique au rapprochement. La « culture du rapprochement » demeure le meilleur antidote au danger d'exclusion et évite de tomber dans les pièges de l'idéologie colonialiste;
- 7 - Avoir accès à la « vraie » information. La culture du secret finit pas ressembler à des mensonges et peut miner notre confiance.
- 8 - Être respecté avec de meilleures conditions d'hygiène. Pour nous qui vivons dans des milieux aseptisés et en devenons presque des victimes, ce n'est pas du caprice.
- 9 - Faire régulièrement des bilans.

## CE QUE JE RETIENS

- 10 - Ce que nous avons vécu à Djougou ressemble pas mal à ce que nous vivons au Québec. Autrement mais tellement semblable. L'être humain, quel qu'il soit, et les relations humaines, où qu'elles soient, sont construites avec les mêmes matières. C'est terriblement rassurant et questionnant sur les bases anthropologiques du « vivre ensemble ».
- 11 - Les préjugés sur la santé mentale sont internationaux. Beaucoup de travail reste à faire pour se recentrer sur l'essentiel.
- 12 - J'aime toujours autant ce que je fais, je suis intérieurement plus solide qu'au départ, et je ne suis pas pressée de prendre ma retraite....

